

sans bruit, sans ambition, mais aujourd'hui elle sent le besoin de se révéler, de se faire connaître, d'attirer l'attention.

La ligne de téléphone qui relie Edmonton à Morinville fonctionne très bien, cette amélioration nous rend de grands services. Nous aimerions beaucoup à voir toutes nos colonies reliées ensemble par une ligne circulaire, et si le département des travaux publics voulait nous gratifier du fil et des instruments téléphoniques, les colons auraient bientôt fait de couper, charroyer, planter les poteaux et installer la ligne. Il en découlerait de grands avantages pour le service de la police, le département des sauvages et l'administration générale de la colonie.

Parmi les colons qui nous viennent des Etats-Unis, ceux qui réussissent le mieux et qui en général donnent le plus de satisfaction, sont ceux qui ont déjà pratiqué la culture chez nos voisins.

Le Kansas, le Minnesota, le Dakota, nous ont fournis de bons contingents. Ces vieux fermiers sont mieux formés à la culture de l'ouest, ils sont habitués au système d'arpentage et en sont contents, ils sont plus hommes d'affaires et montrent des vues plus larges pour tout ce qui regarde le bien commun et le développement du district.

Notre travail de rapatriement ne s'effectue pas sans quelques difficultés, il faut y mettre beaucoup de discrétion. Les nombreuses réclames faites par votre département et par la Compagnie du Pacifique Canadien ont fait connaître le Nord-Ouest un peu partout, aussi ne sommes nous pas étonnés de recevoir des demandes d'informations plus précises de tous les côtés. Il nous en vient jusque de l'Amérique du Sud. Or le plus grand nombre de ces enquêteurs ne sont pas de conditions voulues pour venir chez nous y prendre des homesteads et s'installer avec chance de succès. Quelques-uns n'ont pas les aptitudes nécessaires pour cultiver une ferme, d'autres manquent du numéraire pour se procurer à leur arrivée, les objets indispensables à un cultivateur. Il est donc de notre devoir, bien qu'à regret, de détourner du Nord-Ouest toute famille qui n'a pas ce qu'il lui faut pour réussir. Ces familles se désenchanteraient aux premiers jours, et s'en retourneraient mécontentes d'elles-mêmes, mécontentes du gouvernement et de ses agents. Les plaintes de ces mécontents auront plus d'écho auprès de leurs parents et amis que toutes les belles conférences, les exposés magnifiques que nous pouvons faire du pays.

Je considère qu'un colon, père de famille, qui n'a pas un capital suffisant pour s'acheter, en arrivant, quelques animaux de ferme, quelques instruments d'agriculture, des provisions pour plusieurs mois, etc., capital que j'évalue à \$500 ou \$600, je considère que ce colon peut difficilement se tirer de misère sur une ferme. Il ne faut pas oublier que l'ouvrage est assez rare chez les cultivateurs, et le pauvre homme n'est pas capable de quitter sa famille pour aller au loin gagner de l'argent; s'il le fait sa ferme en souffre.

Je dirai autrement à un garçon non encore marié, celui-là peut aller gagner d'assez bons gages en dehors de la colonie, faire des améliorations progressives sur sa terre, venir tous les six mois remplir ses conditions de résidence, et retourner gagner de l'argent pour parfaire son installation.

Les taux relativement élevés des billets et de freight sur les chemins de fer sont un inconvénient sérieux à la colonisation. Vu la grande distance des centres canadiens ou nous recrutons nos colons, ces derniers sont obligés de déboursier de forts montants d'argent pour se rendre au Nord-Ouest. Supposez une famille de 10 personnes achetant sept billets de Massachusetts à Edmonton, elle aura près de \$300 à payer aux compagnies de chemins de fer; cette somme représente souvent toute la fortune du pauvre colon.

Si votre département pouvait trouver et adopter une mesure quelconque pour procurer à ces bonnes gens, désireuses de s'établir sur nos belles terres, les moyens de se rendre dans nos colonies sans avoir à déboursier les trois quarts de leur petit avoir, je pourrais m'engager à amener au Nord-Ouest plus de deux cents familles par année, qui apporteraient avec elles un capital suffisant pour s'installer convenablement.

J'ai eu le plaisir de me faire accompagner, cet automne, d'un représentant d'un de nos grands journaux français de Montréal. Par d'intéressantes correspondances publiées chaque semaine et signées d'un écrivain de renom, nous avons pu atteindre